

L'ordination de femmes: / un point chaud du dialogue œcuménique*

par Élisabeth Behr-Sigel, Paris

I - La question concernant la place des femmes dans l'Église, celle de leur participation aux responsabilités et à l'autorité qui s'y exercent, en liaison avec celle de leur accès au ministère pastoral (ou sacerdoce ministériel), cet ensemble d'interrogations constitue l'un des grands défis lancés par la modernité aux Églises traditionnelles. Elles y ont répondu en ordre dispersé.

Au terme de débats souvent longs, passionnés, et jalonnés de diverses crises, la plupart des Églises issues directement ou indirectement de la Réforme protestante du XVI^e siècle, y compris les Églises de la Communion anglicane, ont décidé d'ordonner des femmes au ministère pastoral. On y trouve aujourd'hui des évêques femmes. Avec l'Église catholique romaine, les Églises orthodoxes rejettent cette initiative, y voyant une rupture avec la Tradition apostolique, avec les fondements de l'organisation de l'Église posés par le Christ et ceux qu'on nomme les «Pères». Ce différend est grave. Compromettant la mutuelle reconnaissance des ministères et, par conséquent, la communion sacramentelle, ne rend-il pas chimérique, illusoire, le dialogue œcuménique visant à la restauration de l'unité chrétienne ? Un fossé semble se creuser entre les Églises qui ordonnent et celles qui n'ordonnent pas les femmes, s'accusant réciproquement de désobéissance à la Volonté divine qui, pour les uns, se confond avec la continuité de la Tradition et pour les autres, exige le «déchiffrement des signes du temps». La réconciliation de ces deux tendances antinomiques est-elle envisageable ?

Particulièrement sensibles à la continuité de la Tradition ecclésiale, les orthodoxes apparaissent souvent comme les adversaires les plus déterminés de l'ordination des femmes. «Cela ne s'est jamais fait», cet argument d'Épiphanes de Salamine (V^e siècle), opposé à l'ordination de femmes au sacerdoce, reste pour beaucoup d'orthodoxes valable et suffisant. Lors de l'Assemblée du COE à Harare, en 1998, un théologien orthodoxe, représentant du patriarcat de Moscou, s'exprimant peut-être maladroitement, a qualifié de «blasphème» l'ordination des femmes au sein des communautés protestantes. Il faut cependant le souligner: cette grave accusation, lancée de façon irresponsable, a choqué et scandalisé d'autres chrétiens orthodoxes présents. Pour exprimer son désaccord, un autre théologien orthodoxe, lui aussi représentant du patriarcat de Moscou, remit à Konrad Raiser, secrétaire général du COE, lors de la conférence d'Harare, le petit volume qui venait juste de paraître, où deux théologiens orthodoxes invitent leurs frères et sœurs à considérer le problème complexe et difficile de l'ordi-

* Texte d'une allocution prononcée à l'Institut supérieur d'études œcuméniques de Paris le 14 février 2001.

nation des femmes comme une «question ouverte»¹. L'opinion orthodoxe n'est donc pas unanime et monolithique. La voie d'un dépassement du conflit n'est pas fermée, non dans l'indifférence mais grâce à un approfondissement de l'authentique Tradition. C'est dans cette perspective que je vous propose un survol de la réflexion orthodoxe en réponse à une question qui, d'abord venue de l'extérieur, est en train de devenir pour les orthodoxes aussi un problème interne : des premières réponses individuelles balbutiantes au début des années 1960, à la conférence inter-orthodoxe de Rhodes, en 1988, et à ses prolongements récents dans le cadre du dialogue œcuménique.

II - La 3^e assemblée du Conseil œcuménique des Églises à la Nouvelle Delhi, en 1961, a marqué la «Grande entrée» en œcuménisme des Églises orthodoxes, grâce à l'adhésion, à cette institution des grandes Église d'Europe de l'Est : Église russe et Églises des Balkans. Elles y avaient été précédées par le patriarcat œcuménique de Constantinople et par les antiques patriarchats d'Alexandrie et d'Antioche. Mais désormais, le poids des Églises orthodoxes et leur engagement au sein du Mouvement œcuménique seront beaucoup plus importants. Dans l'histoire de ce mouvement, l'assemblée de la Nouvelle Delhi marque ainsi un véritable tournant. Or, un autre événement, a première vue moins spectaculaire, a également marqué cette assemblée : l'irruption, sous la poussée d'un féminisme occidental combatif, dans les préoccupations du COE, du problème de l'ordination des femmes à un ministère ecclésial officiel, sacramentel. Les responsables du COE pressentent qu'il s'agit d'une question qui divise - *divisive question*, comme on dit en jargon œcuménique. Sous la direction de la commission «Foi et constitution», une sous-commission rassemblant des théologiens de diverses confessions est donc chargée d'en étudier les implications herméneutiques, théologiques et ecclésiologiques. C'est dans ce contexte que des théologiens orthodoxes, associés à cette réflexion communautaire, vont buter sur un problème pour eux nouveau et auquel ils ne sont pas préparés à répondre.

Le mouvement féministe, qui après la Première mais surtout après la Deuxième guerre mondiale a déferlé sur l'ensemble de l'aire occidentale, n'a guère touché l'Europe de l'Est et le Moyen-Orient, berceau des principales Églises orthodoxes. Au Moyen-Orient, sous l'influence de l'islam, les femmes restent, dans l'ensemble, étrangères à la vie publique. Les régimes communistes auxquels - à l'exception de la Grèce - sont soumis les pays des Balkans et la Russie, voient dans le féminisme une maladie de la société bourgeoise occidentale, détournant les femmes du seul combat qui importe : la lutte des classes. Persécutées ou tolérées seulement comme vestiges du passé dont la disparition totale est programmée, les Églises orthodoxes y luttent pour leur simple survie. Des femmes croyantes participent courageusement à ce combat. Ce sont elles - on le sait maintenant - qui dans une large mesure ont sauvé les structures paroissiales de l'Église russe en s'en portant garantes devant les soviets locaux. Cette Église, c'est pour elles le vase antique à la fois précieux et fragile qu'il s'agit de protéger et de préserver. Une vision très différente de celle de beaucoup de féministes occidentales : celle de l'Église, forteresse masculine qu'il s'agit d'assiéger et éventuellement de prendre d'assaut.

En 1964, paraît à Genève aux éditions du COE, *De l'ordination des femmes* : un recueil d'articles sur ce thème dû à des théologiens luthériens, réformés, à un anglican

¹ Elisabeth Behr-Sigel, Kallistos Ware, *L'Ordination des femmes dans l'Église orthodoxe*, Paris 1998, p. 53. Depuis, des traductions en anglais et en russe de ce livre ont paru.

et à deux orthodoxes : l'un, un canoniste de la Faculté de Théologie Orthodoxe de Bucarest, le professeur Chițescu, l'autre, un archimandrite libanais, le père - aujourd'hui métropolite - Georges Khodr. Ce dernier a reçu sa formation théologique à l'institut Saint-Serge de Paris. Il est aussi l'un des leaders du MJO, le Mouvement de la jeunesse orthodoxe du patriarcat d'Antioche, moteur d'une véritable renaissance de cet antique patriarcat : une double expérience qui le prédispose au dialogue avec l'Occident.

L'un et l'autre, le professeur Chițescu et Georges Khodr, pensent et déclarent que l'accès des femmes au sacerdoce ministériel est incompatible avec la Tradition de l'Église orthodoxe. Mais leurs argumentations sont très différentes. Canoniste, le théologien roumain cite et énumère les textes canoniques qui interdisent « de façon absolue » - insiste-t-il - l'ordination des femmes au sacerdoce ministériel. Ces canons sont pour lui l'expression d'une tradition « sacrée, immuable... » fondée sur l'exemple du Christ qui n'a choisi aucune femme ni parmi les Douze ni parmi les Soixante-Dix auxquels il a transmis le pouvoir sacramentel². Cette tradition sacrée n'a nul besoin d'être justifiée. Le professeur Chițescu ajoute cependant qu'elle s'explique par « l'état d'impureté des femmes » en certaines périodes de leur cycle biologique où, selon quelques canons, elles ne sauraient même pas recevoir le baptême. Je m'empresse d'ajouter que ce tabou archaïque a aujourd'hui totalement disparu de l'argumentation orthodoxe officielle opposée à l'ordination des femmes. A-t-elle pour autant disparu des mentalités populaires et des inconscients ? La question doit être posée.

L'argumentation de l'archimandrite Georges est différente, beaucoup plus complexe et plus subtile. Bibliste, il médite sur 1 Co 11,2-17, un texte obscur, d'interprétation difficile, où l'apôtre Paul s'efforce de justifier l'injonction adressée aux femmes de se voiler la tête « quand elles prient ou prophétisent dans l'assemblée ». Khodr y décèle l'idée d'une primauté naturelle, hiérarchique de l'homme mâle « selon l'ordre créé, ordre ordonné à l'ordre incréé et intégré au mouvement rédempteur ». Dieu fait homme, le Christ était de sexe masculin. Il en résulte que l'évêque, « image vivante du Seigneur [...] sacrement » de celui qui est l'Époux de l'Église, « porteur de la plénitude du sacerdoce » doit être, lui aussi, un humain de sexe masculin³.

Intégrée au dessein salvifique de Dieu, reconnue et sanctifiée par l'Église, la hiérarchie naturelle des sexes n'implique cependant pour Georges Khodr aucun mépris de la femme, dont la dignité est reconnue et exaltée. Ceci dans un langage très moderne. Si l'homme et la femme sont différents, écrit-il, « dans un vis-à-vis corporel et psychique qu'il est impossible d'ignorer [...] ils se déterminent par leur rencontre. Il y a entre eux une correspondance, un affrontement et une histoire ordonnée à la liberté, qui exclut tout nivellement, une unité de la chair incompatible avec la confusion des fonctions et des tâches », Fondamentalement différente de l'homme, la femme ne lui est cependant pas inférieure : « Si l'Église, dans la structure de son ministère, n'a pas cédé à la tentation féministe de confusion des fonctions et des tâches, elle chante cependant certaines femmes comme « égales aux apôtres » [...]. La femme est le signe de l'âme religieuse parce que la femme est offrande et abandon. L'avènement de la femme est celui de la sainteté qui est une vie cachée en Dieu (Col 3,8)⁴ ».

² Op. cit., p. 66.

³ Op. cit., p. 71.

⁴ Op. cit., p. 72.

Amalgamant l'ancien et le nouveau - non sans quelques risques de contradiction - l'idée patriarcale d'une hiérarchie des sexes, et le personnalisme de l'Évangile, le texte du l'archimandrite Georges Khodr annonce la nouvelle orientation que prendra, dans la seconde moitié du XX^e siècle, l'argumentation orthodoxe opposée à l'ordination des femmes au sacerdoce ministériel.

Les principaux représentants de cette nouvelle orientation seront le théologien franco-russe Paul Evdokimov et, à sa suite, le théologien nord-américain Thomas Hopko - actuel doyen du séminaire Saint-Vladimir à Crestwood (N.Y.).

Passé presque inaperçu à sa parution en 1958, l'important livre de Paul Evdokimov *La femme et le salut du monde*⁵, depuis réédité et traduit en diverses langues, a connu par la suite un succès certain, à la fois dans les milieux orthodoxes occidentaux et au-delà, dans de divers milieux chrétiens, catholiques et protestants. Sous une forme moins poétique mais plus systématique, les mêmes idées seront développées et diffusées dans les pays anglo-saxons par le père Thomas Hopko et ses disciples.

Le point de départ commun des deux théologiens est l'idée de la féminité transcendante de l'Esprit Saint. Elle leur est suggérée par quelques textes anciens d'origine syriaque. En syriaque le terme qui désigne l'Esprit est du genre féminin *Aphraté*, un Père syrien s'adresse à l'Esprit comme à notre «Mère». Evdokimov en tire l'idée d'un lien particulier entre l'Esprit et les femmes, et parallèlement, d'une relation privilégiée des hommes avec le Fils de Dieu. Il en résulterait une dichotomie au niveau des charismes de l'homme et de la femme, les prédisposant à des ministères différents⁶. Liée à l'Esprit, la femme, affirme Evdokimov, est appelée au sauvetage, grâce au rayonnement de sa sainteté silencieuse, d'un monde que la prédominance d'une pensée technico-scientifique masculine risque aujourd'hui de déshumaniser. Le sacerdoce sacramentel n'appartient pas à ces charismes. Il appartient à l'homme lié au Fils, actif et créatif. «L'homme lié essentiellement au Christ-Prêtre, au moyen de ses fonctions sacerdotales, pénètre sacramentellement les éléments de ce monde pour les sanctifier. Il agit par sa virilité. Il est le «violent» dont parle l'Évangile, qui s'empare du trésor du Royaume [...]. Or, ce trésor, c'est l'hagiophanie, la sainteté de l'être et c'est la femme qui là figure [...]. Liée par son essence même à l'Esprit Saint [...] la femme est Eve-Vie qui sauvegarde et vivifie et protège chaque parcelle de la création masculine.»⁷ À la fois audacieuses et rassurantes, en apparence gratifiantes pour les femmes - n'introduisent-elles pas un principe féminin transcendant en Dieu ? - les spéculations de Paul Evdokimov ont été bien accueillies par les orthodoxes, soucieux de maintenir les structures traditionnelles du ministère ecclésial tout en lavant de tout soupçon de misogynie le refus orthodoxe d'ordonner des femmes.

Cependant la question se pose et elle est aujourd'hui posée: la dichotomie dualiste à la fois théologique et anthropologique dont ces *theologoumena* sont l'expression n'est-elle pas en contradiction avec la théologie trinitaire et l'anthropologie théologique à la fois universaliste et personnaliste des Pères de l'Église? Je reviendrai sur cette interrogation.

⁵ Paul Evdokimov, *La Femme et le Salut du Monde*, Tournai 1958, réédité avec une préface d'Oliver Clément, Paris 1970.

⁶ Dans la *Didaché*, écrit grec d'origine syrienne du début du III^e siècle, il est recommandé d'honorer le diacre comme tenant la place du Christ, la diaconesse comme tenant celle de l'Esprit.

⁷ Paul Evdokimov, *La Femme et le Salut du Monde*, Tournai 1958, p. 255, n° 13.

Auparavant, je crois utile d'évoquer rapidement deux événements qui ont marqué la réflexion orthodoxe sur le problème de l'ordination des femmes et, plus largement, sur des formes nouvelles de participation des femmes à la vie et au témoignage de l'Église.

Le premier, en apparence très modeste, est la conférence d'Agapia: première consultation internationale de chrétiennes orthodoxes, organisée en 1976, conjointement par le COE, le patriarcat œcuménique et l'Église orthodoxe de Roumanie. Dans le débat concernant la place des femmes dans l'Église - débat surgi dans le contexte d'une mutation culturelle profonde en relation avec la planétarisation de la modernité occidentale - la voix des chrétiennes orthodoxes ne s'était jusqu'ici guère fait entendre: silence, non-audition due à de multiples facteurs, ensemble culturels et politiques, auxquels j'ai déjà fait allusion. Parmi ces facteurs aussi le fait que dans l'aire des contrées à majorité orthodoxe, les femmes n'ont eu que tardivement et difficilement accès aux études théologiques. Cette situation a commencé à changer dans les années 1960-1970, dans les diasporas d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord, mais aussi très largement en Grèce. À Agapia, important centre du monachisme féminin en Roumanie, pour la première fois dans l'histoire de l'Église, des chrétiennes venues de toutes les parties du monde orthodoxe, des grandes Églises orthodoxes traditionnelles, mais aussi de la Diaspora d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord, ont eu la possibilité, du 11 au 17 septembre 1976, de se rencontrer, de parler de leurs aspirations communes et de leurs frustrations dans un climat de grande liberté, sous la houlette débonnaire de trois évêques quelque peu étonnés: Mgr Emilianos Timiadis, représentant du patriarcat œcuménique de Constantinople, Mgr Ignace Hazim de celui d'Antioche, dont il est aujourd'hui le patriarche, et Mgr Antoine Plamadeală, alors vicaire du patriarcat de Roumanie. L'ordination des femmes ne figurait pas au programme officiel. Mais audacieusement évoqué par la théologienne orthodoxe française chargée de l'exposé d'introduction, repris dans les ateliers, le problème émergea aussi dans les conclusions de la conférence.

«Que les femmes soient présentes dans les lieux où, en Église, les décisions sont prises, que l'antique ordre des diaconesses soit restauré; que, vu l'ampleur du débat sur l'ordination des femmes au sein des Églises de tradition occidentale, cette question fasse l'objet d'une étude sérieuse de manière à clarifier les positions orthodoxes», tels furent les vœux unanimement exprimés par les participantes à la rencontre d'Agapia. Ils frappent par leur courage et leur sobriété⁸.

Dans la foulée d'Agapia, plusieurs femmes ayant participé à cette première rencontre furent invitées à participer à l'étude sur *Communauté des femmes et des hommes dans l'Église* lancée par le COE à partir de 1978. Devenue un problème brûlant dans plusieurs Églises protestantes et au sein de la Communion anglicane, la question de l'ordination des femmes a sous-tendu l'ensemble d'un processus de réflexion qui, jalonné de divers colloques régionaux et thématiques - sur l'anthropologie théologique chrétienne», sur «le sens du ministère ecclésial» - s'étendit sur trois longues années. Le congrès de Sheffield, en juillet 1981, était censé en constituer le couronnement. Or, malgré une atmosphère très enthousiaste, ou plutôt à cause d'un enthousiasme excessif nourri de la méconnaissance de l'opposition orthodoxe (que les

⁸ Sur Agapia, cf. Constance J. Tarasar- Irina Kirillova, « Orthodox Women, their role and participation in the Orthodox Church. Agapia 1976 », Genève 1977.

partisans protestants de l'ordination des femmes, majoritaires, croyaient pouvoir balayer), Sheffield fut un échec du point de vue du dialogue œcuménique. Présentée par ses rédacteurs comme inspirée par l'Esprit, transmise au Comité central du COE, la *Lettre de Sheffield aux Églises* demandait la prise en compte par ces dernières de la souffrance des femmes «injustement» écartées du ministère ecclésial auquel elles se sentent appelées : un langage totalement étranger aux évêques qui y représentaient les Églises orthodoxes - et ressenti par eux comme une pression intolérable à laquelle ils ne devaient et ne pouvaient céder. L'incompréhension réciproque fut totale. Il y eut quelques éclats de voix. Puis le rideau tomba. L'appel à un dialogue irénique des chrétiennes d'Agapia semblait n'avoir été qu'une voix dans le désert.

Pourtant, le désir de sortir de cette impasse subsistait chez quelques théologiens orthodoxes particulièrement impliqués dans le dialogue œcuménique et sensibles à l'appel évangélique au «déchiffrement des signes du temps». C'est dans la ligne de cette aspiration, particulièrement vive dans la Diaspora orthodoxe d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord, que le patriarcat œcuménique prit, au cours des années 1980, la décision de convoquer une consultation interorthodoxe sur la place des femmes dans l'Église et le problème de l'ordination des femmes. Au terme d'une assez longue préparation, elle eut finalement lieu à Rhodes, du 30 octobre au 7 novembre 1988⁹. Rassemblant une soixantaine de théologiens clercs et laïcs dont - grande nouveauté ! - presque un tiers de femmes, venues tant des Églises orthodoxes traditionnelles que de la Diaspora, la consultation de Rhodes constitue, sans aucun doute, l'autre événement important qui a marqué la réflexion orthodoxe contemporaine sur la participation des femmes à la vie et aux ministères de l'Église.

À l'étonnement, sans doute, des organisateurs, il s'avéra dès les premières séances que les réponses aux questions posées étaient beaucoup plus nuancées et plus variées qu'ils ne l'avaient prévu. Le clivage était manifeste entre ceux pour qui l'impossibilité d'ordonner des femmes à un ministère sacramentel constituait une évidence première indiscutable - car fondée sur une Tradition immuable - et ceux, généralement des théologiens de culture occidentale, pour qui elle représentait un cas de conscience, une question ardue, la réponse n'étant pas donnée d'avance. Un troisième groupe était formé de ceux qui, dans la ligne de Paul Evdokimov et du Père Thomas Hopko, pensaient avoir trouvé dans l'idée d'un lien spécifique entre «la femme» et l'Esprit Saint une raison à la fois noble et suffisante pour écarter les femmes d'un ministère pourtant reconnu comme lié à un don, un charisme de l'Esprit.

Les *Conclusions* de la consultation de Rhodes sont visiblement marquées par le souci de concilier - fût-ce au prix de quelques contradictions - des positions différentes. Le principe de sacerdoce exclusivement masculin est maintenu, fondé cependant non plus sur les arguments discrédités de l'infériorité et de l'impureté des femmes, mais sur une typologie assez confuse : en Marie adombrée par l'Esprit mais non ordonnée au sacerdoce, on voit le *typos*, c'est-à-dire la figure, tantôt des seules chrétiennes, tantôt de l'Église qui, elle, comprend des femmes et des hommes. En fait, associé à l'idée d'une tradition immuable, seul émerge l'argument du symbolisme liturgique : «Le Christ, est-il dit, en tant que Grand Prêtre, se présente à nous nécessairement et exclu-

⁹ Sur la consultation de Rhodes, voir, en langue française, le n° 146 - 1989/2 de la revue *Contacts* qui lui est consacré; en anglais Gennadios Limouris édit. «The Place of the Women in the Orthodox Church and the question of ordination of Women. Interorthodox Symposium Rhodes», Katerini 1992.

sivement sous la forme masculine. Il en résulte que l'évêque et le prêtre qui le représentent *icôniqument*, doivent être de sexe masculin.» En même temps cependant, les *Conclusions* de Rhodes déclarent que toute discrimination à l'égard des femmes «est totalement étrangère aux principes théologiques et ecclésiologiques de l'Église orthodoxe». Une déclaration suivie de l'humble aveu que «par suite de la faiblesse et du péché humains, les communautés chrétiennes [historiques] n'ont pas réussi à venir à bout de conceptions et d'usages qui, dans la pratique, équivalent à des discriminations.» Pour combattre ce «péché de sexisme» - le terme fut employé dans les débats -, pour associer davantage les femmes à l'activité et aux responsabilités exercées dans l'Église, diverses propositions sont avancées. Parmi elles - objet d'un vœu unanime - la «revivification» du diaconat féminin qui était florissant au temps des Pères de l'Église. Plus audacieuse encore cette autre suggestion : «Tenant compte de cette réalité nouvelle que constitue le nombre croissant de femmes ayant bénéficié d'une formation théologique, ne pourrait-on envisager qu'un acte ecclésiastique spécifique vienne sanctifier la mise en œuvre, par ces femmes, de capacités charismatiques et théologiques dans le cadre de l'enseignement et du service *pastoral*?»¹⁰. Le terme «ordination» est soigneusement évité. Mais l'«acte ecclésiastique spécifique» envisagé et destiné à «sanctifier» le ministère d'«enseignement» et le «service pastoral» de femmes qui en ont reçu le charisme, ne s'en rapproche-t-il pas ?

Avec leurs prudences institutionnelles et leurs audaces prophétiques, avec leurs obscurités et ça et là leurs éclairs de clarté, les *Conclusions* de Rhodes me paraissent significatives d'un événement considérable dont la portée reste encore à pleinement conscientiser : tirée par des événements historiques dramatiques hors du cocon byzantin et slave qui fut, durant des siècles, à la fois son refuge et sa prison, l'Église orthodoxe est entrée aujourd'hui - fût-ce en hésitant et en tâtonnant - dans le monde de la modernité (ou «postmodernité», peu importe le terme !). Un monde nouveau dont, pour y témoigner de l'Évangile, elle doit parler le langage, ceci sans perdre son identité spirituelle profonde. Car «si le sel perd sa saveur, il n'est plus bon qu'à être jeté dehors» (Lc. 14, 35).

Telle est la double et redoutable tâche des théologiens orthodoxes, comme le prévoyait déjà, il y a 40 ans, le père Jean Meyendorff, l'un des promoteurs du «renouveau patristique». Elle exige le charisme de discernement. «L'un des problèmes essentiels qui se posent aujourd'hui aux théologiens, écrivait en 1960 Jean Meyendorff, c'est de savoir distinguer entre la Sainte Tradition de l'Église - expression adéquate de la Révélation - et les traditions humaines qui ne l'expriment qu'imparfaitement et, très souvent, s'y opposent et l'obscurcissent [...]. Le mérite historique de l'Orient chrétien, c'est d'avoir laissé largement ouverte la porte d'un éventuel examen de conscience.»¹¹

C'est dans cette perspective d'ouverture - la porte ne fût-elle encore qu'entrouverte - qu'il faut situer les *Conclusions* de Rhodes. Mais le chemin est long et la route escarpée.

III - L'après Rhodes. Quelles ont été les suites de la consultation de Rhodes ? Et a-t-elle eu des suites ? La question mérite d'être posée.

¹⁰ *Contacts* 146, p. 102-104. C'est nous qui soulignons le terme «pastoral».

¹¹ Jean Meyendorff, *L'Église orthodoxe, hier et aujourd'hui*, Paris 1960, réédition revue et augmentée, 1995, p. 9.

Au niveau institutionnel, les résultats peuvent paraître décevants. Objet à Rhodes d'un vœu unanime, vœu repris par les femmes orthodoxes rassemblées à Damas en 1996 et à Istanbul en 1997¹², renouvelé récemment en France par quelques théologiens orthodoxes connus s'adressant au patriarche œcuménique¹³, le projet de «revivification» du diaconat féminin est resté jusqu'ici lettre morte. Plutôt qu'à des obstacles canoniques qui n'existent pas, comme l'a reconnu Bartholomée 1^{er}, il se heurte à l'immobilisme institutionnel, nourri de craintes obscures. Cependant, en divers lieux, la réflexion sur le problème de l'ordination des femmes, en relation avec le dialogue œcuménique s'est poursuivie. Elle a été parfois féconde.

Préfaçant en 1987 mon livre *Le ministère de la femme dans l'Église*¹⁴, le métropolite Antoine de Souroge, représentant en Grande-Bretagne du patriarcat de Moscou, écrivait: «La question de l'ordination des femmes au sacerdoce ne fait qu'être posée. Pour nous, orthodoxes, elle nous vient *du dehors*. Elle doit nous devenir *intérieure*. Elle exige de nous une libération intérieure et une communion profonde avec la Vision et la Volonté de Dieu»¹⁵. Ce vœu est-il peut-être en train de se réaliser ?

La situation, en fait, est contrastée. Des approches différentes du problème de l'ordination des femmes, au sein même de l'orthodoxie, étaient déjà perceptibles à Rhodes. Cette différence d'approche devenue encore plus flagrante depuis que la chute des régimes communistes, en Europe de l'Est, rend les confrontations plus franches et plus fréquentes. Dans une étude diffusée récemment sur l'Internet par le patriarcat de Moscou, le métropolite Cyrille de Smolensk dénonce l'ordination des femmes au sacerdoce comme contraire à l'ordre naturel voulu par le Créateur, la rapprochant de l'homosexualité¹⁶. Cependant à la même époque, l'évêque Kallistos Ware - un évêque orthodoxe de culture occidentale - exhorte les orthodoxes à considérer ce sujet comme une «question ouverte». De telles oppositions au sein de la même communauté sont difficiles à gérer. En même temps elles ouvrent l'espoir d'une évolution et d'un dépassement possible du conflit. Avouée avec beaucoup de courage et d'honnêteté intellectuelle, l'évolution de Mgr Kallistos me paraît significative de ce point de vue. Republiant sous une forme profondément modifiée un article ancien intitulé «Homme, femme et sacerdoce du Christ», il explique: «En 1978, je considérais que l'ordination de femmes était une impossibilité. Maintenant je suis beaucoup plus hésitant et bien des arguments me paraissent moins décisifs».¹⁷

Prudent, sensible à la continuité de la Tradition et à l'importance du symbolisme liturgique, l'évêque Kallistos ne s'engage pas plus loin. Il espère cependant, qu'entre les Églises qui ordonnent des femmes et les Églises qui n'en n'ordonnent pas, une réconciliation sera possible dans l'avenir, sous la poussée de l'Esprit Saint à laquelle il s'agit de s'ouvrir.

¹² Sur ces conférences organisées par le COE en collaboration avec les Églises orthodoxes, cf. Kyriaki Kari-doyanes Fitzgerald édit., *Orthodox Women Speak*, Genève 1999.

¹³ Cf. SOP, janvier 2001, *Œcuménisme-informations*, mars 2001, *Contacts*, n° 195, juillet 2001, *Sobornost*, 23:1.

¹⁴ Elisabeth Behr-Sigel, *Le Ministère de la Femme dans l'Église*, Paris 1987.

¹⁵ Op. cit., p. II.

¹⁶ Métropolite Cyrille (Goundiaiev), «Néolibéralisme occidental et traditionnalisme orthodoxe», déclaration citée dans *Istina* 2000/3.

¹⁷ Elisabeth Behr-Sigel, Kallistos Ware, *L'Ordination des femmes dans l'Église orthodoxe*, Paris 1998, p. 53. Voir également Thomas Hopko (édit.), *Women and the Priesthood*, (réédit. 1999), p. 7.

Cet espoir est partagé par quelques théologiens de l'Église orthodoxe grecque, tels Anastasios Kallis, Dimitra Koukoura, Konstantinos Yokarinis et d'autres encore.

Dans le cadre du dialogue entre l'Église orthodoxe et les communautés vieilles-catholiques - un dialogue déjà ancien et particulièrement chaleureux - deux importants colloques sur le thème de l'ordination des femmes ont eu lieu, en 1996, en Grèce et en Pologne. Les rapports de ces colloques, avec les différents exposés qui y furent donnés, sont rassemblés dans l'ouvrage *Bild Christi und Geschlecht* [Icône du Christ et sexe]¹⁸, qui constitue, sans doute, une des analyses les plus sérieuses et les plus exhaustives de ce problème. Dans la conclusion signée par les deux co-présidents, l'un orthodoxe, A. Kallis, l'autre vieux-catholique, Urs von Arx, on lit : « Nous sommes parvenus à la conclusion qu'il n'existe pas de raisons d'ordre théologique et dogmatique interdisant définitivement l'ordination de femmes au ministère sacerdotal. Déterminante a été la prise en compte de la dimension et de la vocation sotériologique de l'Église : le salut de l'humanité et de toute la création en Jésus-Christ. C'est notre nature humaine commune en sa totalité, l'homme et la femme, que notre Seigneur a assumée... »¹⁹. Et Anastasios Kallis d'ajouter plus loin : « La séculaire non-ordination des femmes est un fait historique. Mais les arguments invoqués pour justifier ce fait relèvent essentiellement de facteurs culturels [...]. Aujourd'hui, dans un contexte culturel changé, le problème se pose en termes nouveaux [...]. Dans la perspective du mouvement orienté à l'unité chrétienne, la question se pose : deux disciplines culturellement conditionnées - ordination et non-ordination des femmes - ne pourraient-elles cohabiter sous le même toit ? »²⁰.

Les théologiens orthodoxes qui partagent ces vues sont certainement pour le moment minoritaires. Mais ils ne sont pas tout à fait isolés. D'une façon générale, l'idée d'une dichotomie ontologique entre l'homme lié au Christ et la femme liée à l'Esprit Saint, telle qu'elle a été développée par Paul Evdokimov et le père Hopko, cette idée est critiquée par divers patrologues comme étrangère à l'anthropologie théologique orthodoxe telle qu'elle a été élaborée, à partir du témoignage scripturaire, par les Pères cappadociens et Maxime le Confesseur. Pour ces Pères, la différence sexuelle, sans être niée, est seconde par rapport à l'unité de nature, de destin et de vocation de l'homme et de la femme : « Un même Créateur pour l'homme et pour la femme, pour tous deux la même argile, la même image [de Dieu], la même foi, la même mort, la même résurrection »²¹ proclame Grégoire de Nazianze dit « le Théologien ». Et Basile le Grand, cité par la patrologue Verna Harrison, d'évoquer « la beauté du prototype, le Christ qui brille, les transfigurant en ses images que sont tous les baptisés, hommes et femmes »²² « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ » (Gal 3,27) chante le chœur quand, dans l'Église orthodoxe, le nouveau ou la nouvelle baptisé(e) sont introduits dans la communauté eucharistique. Tel est le fondement du sacerdoce royal, en Christ, de tous les baptisés : sacerdoce, certes, distinct du sacerdoce ministériel spécifique auquel sont appelés quelques-uns, mais en relation profonde avec ce dernier. Il n'y a qu'un seul prêtre, dans la plénitude du sens de ce mot : c'est Jésus-

¹⁸ Urs von Arx, Anastasios Kallis (édit.), *Bild Christi und Geschlecht*, IKZ 88 (1998).

¹⁹ Urs von Arx, Anastasios Kallis (édit.), op. cit., p. 82.

²⁰ Urs von Arx, Anastasios Kallis (édit.), op. cit., p. 80.

²¹ Discours 37, 6.

²² Verna Harrison, *Male and Female in Cappadocian Theology*, ITS 41 (1990).

Christ comme l'affirme avec force l'épître aux Hébreux. Cependant Jésus appelle ses disciples, selon la grâce de leur union à lui par le baptême, à s'associer à son offrande sacerdotale. «Nous t'offrons ce qui est à toi de ce qui est à toi en tout et pour tout» dit le prêtre, dans la prière de l'Offertoire. Présidant l'assemblée eucharistique en vertu d'un appel et d'un charisme personnel spécifique, «il est le porte-parole, l'instrument visible de cette grâce sacerdotale invisible dont l'Église totale, les laïcs et les prêtres - les hommes et les femmes - sont dépositaires»²³. C'est au nom de l'Église - *in persona Ecclesiae* - que le ministre ordonné, tourné vers l'Orient, c'est-à-dire vers le Dieu qui vient, implore le Père d'envoyer l'Esprit *sur nous et les dons présentés*, pour qu'ils deviennent, pour nous, communion au Corps et au Sang du Christ «immolé une fois pour toutes», comme le souligne fortement l'épître aux Hébreux. C'est le Christ présent par l'Esprit qui est le véritable officiant du mystère, déclare saint Jean Chrysostome. S'effaçant en tant qu'individu, le prêtre - ministre, c'est-à-dire serviteur -, prêtre au Christ ses mains et sa langue. Pourquoi ces mains et cette langue ne pourraient-elles être celles d'une chrétienne, baptisée et chrismée, appelée en vertu de ses charismes personnels au ministère de direction pastorale, impliquant la présidence de l'eucharistie ? Comme - sur le fondement de l'Évangile - l'ont toujours souligné les Pères, la hiérarchie des dons spirituels accordés à des *personnes* n'a rien à voir avec le sexe.

IV - Conclusion. Telles sont les réflexions que nous sommes quelques-uns à soumettre à l'Église et, en elle, à ceux qui sont chargés d'y représenter la tradition de la foi apostolique, en exerçant le charisme de l'autorité. Nous ne sommes pas pressés. Nous ne revendiquons aucun droit. Dans l'Église, tout est grâce. Nous savons que, incomprise des fidèles, l'ordination des femmes risque aujourd'hui de provoquer des divisions désastreuses. Mais nous pensons qu'il appartient aux pasteurs d'enseigner les fidèles sous la guidance de l'Esprit, qui, selon la promesse du Christ, introduira les disciples dans la Vérité tout entière (Jn 16, 13). Vérité inséparable de l'amour, telle est notre espérance : «une noble espérance tendue à la réconciliation», comme écrit l'évêque Kallistos Ware, citant le p. Paul Florensky²⁴, un grand confesseur de la foi dans la Russie moderne.

²³ *Un moine de l'Église d'Orient*, L'offrande liturgique, Paris, p. 72.

²⁴ *Paul Florensky*, La Colonne et le Fondement de la Vérité, Lausanne 1975, p. 89.